

Dans le stade actuel de décomposition du capitalisme, tout le système économique du capitalisme est fondé sur l'impérialisme, c'est-à-dire sur l'établissement de monopoles dont l'existence même est conditionnée par la conquête du plus grand nombre de marchés extérieurs. Or, ces marchés extérieurs se transforment eux-mêmes, soit qu'ils se libèrent de la domination extérieure, soit qu'ils tombent en d'autres mains. De ce fait, la loi d'évolution des impérialismes est l'irrégularité. Il n'y a pas construction impérialiste régulière dans un sens indéfiniment ascendant (théorie du super-impérialisme) : il y a, au contraire, une série de catastrophes économiques à la faveur desquelles les impérialismes évoluent, se transforment, se substituent les uns aux autres, mais toujours dans un sens décadent.

De la guerre impérialiste de 1914, l'Europe est sortie ruinée : sur ses ruines, s'est édifié l'impérialisme américain. Mais la Russie s'est libérée du joug capitaliste : le premier État prolétarien est né.

Des contradictions économiques d'après-guerre de la lutte acharnée pour la conquête des marchés du Pacifique et d'abord de la Chine, où se heurtent les impérialismes britannique, américain et japonais, il y a d'ores et déjà un vaincu certain : l'impérialisme britannique. Ses rivaux s'enrichiront de ses dépouilles. Mais la Chine doit aussi y gagner son indépendance.

Ainsi, chaque étape de l'évolution impérialiste du monde marque une étape du déclin de l'impérialisme. Et chaque étape du déclin de l'impérialisme se traduit par une nouvelle activité révolutionnaire des masses. Nous l'avons dit maintes fois et nous le répétons encore une fois : Ce sont les super-bénéfices réalisés par l'impérialisme qui ont permis à l'impérialisme, en corrompant la classe ouvrière, d'échapper pour un temps à la révolution prolétarienne. Mais lorsque certains États capitalistes ayant perdu leurs marchés extérieurs, ou se trouvant dans l'impossibilité de faire face à des concurrents mieux placés, mieux outillés ; lorsque les débouchés se ferment un par un devant ces États, et qu'ils sont dans l'obligation de réduire leur production, alors cessent les superprofits et les superbénéfices. C'est l'ère de la rationalisation, l'ère du chômage. Les classes ouvrières de ces États se trouvent brusquement replongées dans les conditions d'exploitation féroces. Que se passe-t-il alors ? Il se passe que la lutte des classes reparaît avec sa netteté initiale, car le réformisme — création artificielle de l'impérialisme avec son beau mirage de l'entente entre les classes — se trouve brusquement démasqué. La classe ouvrière entre en lutte, d'abord pour la défense de ses salaires, de sa journée de travail, etc... Puis la lutte s'accroît. Il n'est plus pour la classe ouvrière d'autre issue que dans la prise du pouvoir.

A cet égard, l'exemple du déclin de l'impérialisme européen — dont les contradictions s'aggravent d'ailleurs au fur et à mesure qu'il se décompose davantage — est probant. Le processus de ce déclin, nous le voyons se produire sous nos yeux, en Angleterre : Privé de ses monopoles dans ses Dominions, perdant son hégémonie sur les pays opprimés d'Orient, routinier dans son économie, le capitalisme anglais dégénère.

Il n'a d'autre possibilité de se maintenir encore à son rang de grande puissance impérialiste, qu'en essayant de regagner sur sa propre classe ouvrière les bénéfices qu'il ne réalise plus que sur les marchés extérieurs. Il doit abaisser le niveau général d'existence de sa classe ouvrière, il doit augmenter la production au détriment des salaires. Voilà pourquoi, en moins de deux années, la situation de la classe ouvrière anglaise s'est trouvée modifiée de fond en comble, et pourquoi le prolétariat anglais, qui depuis un demi-siècle était considéré comme le prolétariat le moins révolutionnaire, s'est trouvé porté en quelques mois aux avant-postes de la lutte révolutionnaire en Europe.

**

On comprendra mieux dès lors pour quelles raisons l'Angleterre tente un effort désespéré pour regagner ses anciennes positions en Orient, pourquoi aussi elle fait appel par-dessus toutes ses contradictions à la solidarité d'intérêts des États capitalistes en face du plus grand danger qui les ait jamais menacés, pourquoi elle appelle tous les États capitalistes du monde à une vaste guerre, pour reconquérir tous les marchés du monde qui se sont libérés de leurs monopoles, et en premier lieu l'U. R. S. S. C'est bien, en effet, une question de vie ou de mort pour le capitalisme, que d'empêcher la Chine d'échapper à sa domination, que d'empêcher l'U. R. S. S. de construire le socialisme.

Ce n'est aujourd'hui un secret pour personne que le capitalisme prépare la guerre contre l'U. R. S. S. Et son premier soin est d'essayer de détourner de l'U. R. S. S., par les mensonges les plus abominables, la classe ouvrière. A cette besogne sont utilisés les chiens couchants de la social-démocratie.

Il ne servirait à rien de masquer la vérité ni de se livrer à une agitation frénétique. Il faut envisager avec sang-froid l'échéance de la guerre contre l'U. R. S. S. Il faut s'y préparer.

C'est pourquoi les prolétariats européens doivent lutter avec acharnement pour l'élargissement du front mondial contre l'impérialisme. Ils doivent absolument considérer la révolution chinoise comme « la couverture de la révolution internationale de la classe ouvrière. »

CLARTE

Les buts de la Révolution chinoise

La lutte engagée en Chine contre les impérialismes doit se poursuivre et s'étendre à travers le monde pour la libération de tous les opprimés. Telle est l'opinion de Chiang-Kai-Shek, commandant en chef des armées cantonaises.

En se plaçant tout d'abord sur un terrain national, la révolution chinoise trouve des assises solides dans l'ensemble du peuple chinois, pour jeter dehors les impérialismes et s'élever au rang d'une nation libre. Mais cette révolution nationale n'en évolue pas moins, dès maintenant, dans un sens nettement socialiste. C'est sous cet aspect qu'il convient tout particulièrement d'étudier la marche du mouvement national-révolutionnaire où la lutte générale pour l'émancipation se trouve étroitement liée et parfois déterminée par la lutte du prolétariat chinois contre l'oppression économique du capital national et surtout étranger.

La direction politique du mouvement national-révolutionnaire se trouve entre les mains de Kouo-Min-Tang, qui n'est pas, à proprement parler, un parti, au sens que nous donnons à ce mot en Occident, mais un bloc révolutionnaire populaire, en majorité petit-bourgeois (commerçants et artisans), subissant les influences extrêmes de la grande bourgeoisie industrielle, d'une part, et du prolétariat, d'autre part, organisé dans les syndicats, au parti communiste, et en liaison avec l'immense masse paysanne.

Or, c'est seulement en fonction du rôle que joue à l'intérieur du Kouo-Min-Tang, le prolétariat chinois, c'est en fonction de l'aptitude plus ou moins grande qu'acquiert ce prolétariat à diriger la masse immense de la paysannerie, que la Chine évoluera plus ou moins rapidement vers le socialisme. Un des facteurs caractéristiques de la révolution chinoise, c'est la faiblesse de la bourgeoisie nationale. Par suite de la concentration des principales branches de l'industrie entre les mains des impérialismes étrangers, la grande bourgeoisie industrielle chinoise est encore à peu près inexistante. Même la classe des grands propriétaires fonciers est restée, relativement à l'immensité du territoire, d'une importance secondaire et cela en raison des fréquentes insurrections paysannes, qui ont constamment limité l'accaparement des terres (30.000 propriétaires possèdent plus de 150 hectares ; l'ensemble de la très grande propriété porte environ sur 20 % de la surface totale des terres).

De l'examen d'une telle situation, on peut tirer les conclusions suivantes :

1° La grande bourgeoisie chinoise ne lutte contre l'impérialisme étranger que pour établir son propre pouvoir économique et politique sur la Chine (c'est le point de vue du gouvernement de Pékin), mais elle se montre disposée à traiter « à l'amiable » avec les impérialismes et à étouffer, le jour où elle exercera le pouvoir, le mouvement de libération des masses paysannes et ouvrières.

2° La petite bourgeoisie commerçante et artisanale des villes, reste un élément politiquement et économiquement instable, dont l'évolution, dans le sens démocratique, est étroitement conditionnée par sa lutte contre les impérialismes oppresseurs et contre les toukiuns inféodés à ces impérialismes. La lutte pour le self-gouvernement marche de pair avec la lutte pour l'indépendance nationale. Cependant, la fraction la plus active et la plus révolutionnaire de cette petite bourgeoisie, les étudiants, est profondément imprégnée idéologiquement par la doctrine communiste.

3° Les classes paysannes qui comprennent l'immense majorité de la population de la Chine, n'entrent dans la lutte révolutionnaire que progressivement. La plus nombreuse de ces classes, celle des paysans pauvres et des fermiers se trouve dans des conditions économiques misérables. Elle lutte à la fois contre les impérialismes et contre les grands propriétaires terriens, organisés sur le mode fasciste (milices privées : Min-touan).

4° La classe ouvrière est, numériquement, très faible, mais elle se trouve par sa position dans les villes, à l'extrême pointe du combat contre les impérialismes.

Des brèves observations qui précèdent, il ressort donc que l'ensemble des classes en Chine prend part, avec plus ou moins de vigueur, à la lutte générale contre les impérialismes, mais que seules les classes moyennes et le prolétariat dirigent cette lutte, lui donnant un sens à la fois national et démocratique. Or, c'est seulement sur ces premières bases démocratiques que le prolé-